

avec lui. Il me fit raconter quelques détails de mon genre de vie, de ce qui m'avait amenée à embrasser la religion catholique et de mes intentions pour l'avenir. Nonobstant leur dignité, il y avait quelque chose dans les manières du Saint-Père, qui bannissait la timidité et encourageait la confiance. Ses yeux bruns étaient pleins de vie et d'intérêt sympathique et chaque changement de pensée semblait se refléter dans les traits mobiles de son auguste visage. Alors même, il parlait lentement comme s'il eût pensé profondément à chacune des phrases qui s'échappaient de ses lèvres. D'abord, je fus frappée de sa conversation peu suivie et je trouvai le changement d'une question à l'autre quelque peu brusque ; mais j'oubliai bientôt tout cela pour me livrer tout entière à l'intérêt que m'inspiraient les paroles du Pontife, autour de qui tout respire la sainteté. Il me parlait dans un français pur et élégant, ainsi que les deux cardinaux Macchi et Sallua, qui étaient présents et qui prenaient parfois part à la conversation.

J'ai vu bien des palais et des hôtels où l'argent a réuni tout ce qui peut faire le grand et le beau, mais nulle part je n'ai jamais éprouvé le sentiment de paix et de bonheur qui a enivré mon âme au Vatican. C'est un monde de beauté et de richesse où tout semble complet, parfait et éloigné des difficultés, des perplexités et des besoins de ce bas-monde. Il semble que la méchanceté ne puisse pénétrer à travers ces murs épais, qui paraissent si austères du dehors, mais qui cachent intérieurement une pompe et une splendeur plus que royales.—Notre audience touchait à sa fin. Il y avait plus d'une demi-heure que nous étions avec le Saint-Père ; et je terminais le récit de mon enfance et de ma jeunesse par une prière fervente d'être admise, aussitôt que possible, comme religieuse dans quelque couvent italien ou autrichien. Les cardinaux,—et particulièrement le cardinal Macchi, dont la sœur venait de prendre le voile—appuyèrent fortement mon projet. Mais j'avais à peine formulé ma demande que la face souriante du vénérable Pontife devint sérieuse ; il se tint debout devant moi et me dit gravement : “ Il ne faut pas faire cela. Il nous faut aussi de bonnes gens dans le monde. ” Il me parla encore pendant quelques minutes et, alors, posant doucement sa main sur ma tête, il prononça ces paroles qui resteront toujours gravées dans mon âme : “ Que Dieu vous bénisse ”, et il sortit par une porte dérobée.

Lorsque je retournai au Vatican, il y a quelques mois, j'y retrouvai le même ordre de choses ; mais hélas ! le temps a exercé ses ravages sur la personne auguste du Saint-Père. Il y a neuf ans, quoique déjà un vieillard, il était encore plein de vie, d'éner-